

A quoi a servi cette garantie ?

Il a suffi d'une émeute pour chasser Othon de son royaume, et voici que les trois grandes puissances s'empressent de déclarer que ce que les Grecs ont fait est bien fait, et surtout qu'Othon ne doit pas songer à remonter sur le trône : le tout en vertu du principe de non-intervention.

La question se réduit donc à ceci : l'Europe garantit, et quand la chose garantie est perdue, l'Europe déclare qu'elle n'interviendra pas. En deux mots : l'Europe garantit qu'elle ne garantit rien.

Voilà à peu près ce qu'on offrait au St. Siège. et l'on s'étonne que le Saint Père n'accepte pas ce moyen de conciliation !

La détresse des ouvriers du Lancashire, qui a soulevé du côté de ce continent les plus vives sympathies, commence à préoccuper sérieusement le gouvernement anglais.

Cet industriel comté, où se trouvent les villes de Lancastre, de Manchester, de Liverpool, de Preston, etc., et qui compte plus d'un million et demi d'habitants, était, avant la crise américaine, le plus riche peut-être de toute l'Angleterre ; il y règne actuellement une misère extrême, qui donne les plus vives inquiétudes pour l'hiver. Le manque de coton, c'est la famine pour près d'un million d'êtres humains, et la charité privée, malgré l'activité déployée par quelques comités de secours, malgré la générosité de quelques riches propriétaires, se trouve impuissante à remédier au mal, qu'on a eu le tort de laisser grandir. C'est là l'écueil de toute industrie poussée à l'excès : des millions d'existences dépendent ainsi d'une mauvaise récolte ou d'une guerre inattendue.

La statistique a étudié la question, et elle est arrivée à d'assez curieux résultats. On a calculé que la somme des salaires gagnés annuellement par les ouvriers du Lancashire s'élevait au chiffre de 35 millions de dollars. D'après les secours délivrés jusqu'ici chaque semaine par la bienfaisance publique et privée, la somme annuelle donnée pour parer à la détresse serait de 3 millions seulement. Reste donc un déficit de 32 millions. Cette différence donne une idée de la misère qui doit sévir dans le comté de Lancastre. On peut s'étonner d'ailleurs que la charité privée n'ait pas produit davantage, car les chefs d'in-

dustrie, qui, réunis, distribuaient 35 millions de salaires par an, devaient, depuis plusieurs années, avoir fait d'assez beaux bénéfices pour élever au moins le chiffre de leur générosité jusqu'à une dizaine de millions de piastres. Il paraît aussi que, jusqu'à présent, ils ont peu souffert eux-mêmes de la crise, car ils ont continué de vendre et se sont débarrassés de leur excédant de production, tandis qu'ils avaient moins de salaires à payer et qu'ils n'achetaient plus de matière première. Le fait est que, à part quelques honorables exceptions, ils n'ont versé que des sommes insignifiantes pour adoucir les souffrances de leurs ouvriers, et la presse anglaise a fait entendre de très vives plaintes à ce sujet. Il faut supposer, à leur décharge, qu'ils se sont réservés pour l'hiver ; mais, quelle que doive être leur générosité future, on peut compter sur un déficit d'une vingtaine de millions. D'où l'on conclut que l'intervention de l'Etat sera nécessaire. Il y a là une nécessité affligeante pour les anglais, qui n'aiment pas cette intervention ; ils devront pourtant s'y résoudre, puisque les efforts individuels sont impuissants. La détresse du Lancashire, jointe à la misère générale de tous les centres industriels et de Londres même, exigera, dit-on, des sacrifices plus considérables que ceux qui ont été faits, il y a quelques années, pour l'Irlande.

Il résulte encore des études des statisticiens que, pendant les six premiers mois de 1862, dans le Lancashire, le nombre des naissances, loin de diminuer, présente une légère augmentation, tandis que celui des décès offre une diminution marquée sur les années précédentes ; le chiffre des mariages a présenté une légère décroissance. Ces résultats singuliers s'expliquent. On comprend tout de suite la décroissance dans le chiffre des mariages : il est clair que la misère en est la cause. Quant à l'accroissement du nombre des naissances, il doit être attribué à ce qu'on pourrait appeler "la fécondité de la faim," quand la faim n'est pas poussé trop loin ; on sait que les familles les plus fécondes sont, en général, celles qui vivent plus durement. Enfin, la diminution du chiffre des décès s'explique par les meilleures conditions hygiéniques dans lesquelles se sont trouvés les ouvriers, hommes, femmes et enfants, qui ont pu respirer un air plus pur, au lieu d'être renfermés dans ces ateliers insalubres qui mul-